

L'innocent et la plume de bon courage

H. POURRAT, Trésor des contes, XI, 314-321.

Il y avait une fois une pauvre femme et son drôle. Plus pauvres que le coucou! Et comme le coucou qui n'a pas de quoi se faire un nid, un matin, ils ont dû quitter ces parages - l'année n'était pas bonne. De porte en porte, les malheureux cherchaient leur pain. Venus les Rois, les gens ne leur ont plus donné beaucoup. Venue la Chandeleur, ne leur ont plus donné du tout.

« Pauvre petit, nous faudra déguerpir. Aller faire notre vie ailleurs. »

Et marche, et marche! Roule et roule toujours! Ils se sentaient le cœur bien lourd, les pieds bien las.

Est venu un moment où Petit-Jean, - on l'appelait PetitJean, ce drôle, - ses jambes ne le portant plus, s'est laissé tomber sous un arbre. Un oiseau y chantait sur la plus haute branche. Sa chanson était si légère que Petit-Jean a levé le nez.

« Oiseau, petit oiseau, a crié l'innocent, donne-moi une de tes plumes! »

L'oiseau la lui a donnée. Moins longue que le petit doigt, pareille à une de ces plumes de la bécasse, - elle n'en a que deux comme cela, - qu'on nomme les plumes du peintre.

Petit-Jean l'a mise dans le baluchon qu'il portait au bout de son bâton : son écuelle, ses sabots, ses hardes, en un mouchoir noué par les quatre coins.

Et le paquet ne lui a plus pesé sur l'épaule. Alors, il a pris celui de sa mère, qui n'était pas bien vieille, mais n'était pas bien forte. Et ce baluchon-là ne lui a pas pesé davantage.

Et tout leste il allait, tout leste, à la volette! Léger, léger, cet innocent, plus que bergère légère!

A la côte de l'herbe verte, la mère a soupiré. A la côte de l'herbe rousse, la mère a ralenti le pas. A la côte de l'herbe blanche, la mère n'a plus pu marcher.

Petit-Jean lui, alors l'a chargée sur son dos, l'a portée à la chèvre morte. Et cette pauvre femme de mère ne lui a pas plus pesé que les deux baluchons.

Au milieu de la grand-lande, ils ont vu le soir tomber. A la lisière du grand bois, la nuit les a rattrapés.

« Mère, la nuit nous talonne, où allons-nous nous retirer? » Lorsque la nuit s'est fermée, ils étaient au cœur du bois. « Petit-Jean, monte à ce chêne, d'en haut regarde partout .. " Il a grimpé plus haut que l'écureuil. Tout innocent qu'il était, il avait des yeux comme le chat sauvage.

« Ma mère, a-t-il crié de la plus haute branche, d'ici je vois deux lumières: à main droite, lumière bleue; à main gauche, lumière rouge.

- Laquelle donne davantage?

- Ma mère, c'est la rouge.

- Petit-Jean, allons à la rouge.»

La bleue, c'était chez la Sainte Vierge. La rouge, c'était ... vous le saurez. En ce monde, on peut mal choisir.

Sont repartis, à val le vent. Sont arrivés à un château de pierre bise au fond du bois, qui en fenêtre portait lumière rouge.

Petit-Jean, avec sur lui sa plume, prenait tout légèrement.

Il a heurté trois grands coups à la porte.

Personne n'est venu ouvrir. Comme si le logis était à l'abandon. Il a heurté trois coups encore. Sa mère voulait le retenir.

Mais il a poussé cette porte, il est entré dans le château.

Deux écuelles de soupe fumaient dans les landiers. Sur la table : bouteille de vin clair, jambon d'ours et deux miches. « Dis, Petit-Jean, que crois-tu faire? Si le maître revient et nous trouve mangeant, il nous tirera le sang, il nous prendra la vie!

- Ma mère, ce que je crois faire, c'est manger soupe, miche et jambon. Ne mangez si vous n'avez faim, pour moi, j'ai faim, je mange.

- J'ai grand-faim, mon petit, mais n'oserai manger. Ce château me fait peur, on n'y voit pas l'ombre d'un maître, on n'y entend pas le trottement d'une souris ...

- Pas d'ombre, pas de souris, voilà de belles raisons. Ma mère, prenez l'autre écuelle. Tout en mangeant la soupe, la hardiesse vous viendra. »

Ils ont soupé. Puis, comme il y avait deux lits, un de chaque côté de la cheminée, ils se sont couchés chacun dans le sien. Jusqu'au matin n'ont fait qu'un somme.

« Ma mère, a dit Petit-Jean à son réveil, nous faut rester en ce château. J'irai dans le bois à la chasse, ma plume sur mon cœur. J'abattrai le cerf et j'assommerai l'ours. Toi, tu seras au logis. Tu allumeras le feu, tu monteras la marmite, tu feras cuire les viandes que je rapporterai. Nous prendrons ainsi notre vie. »

Il réglait les choses gaiement, l'innocent, tant tout lui paraissait léger, depuis qu'il avait cette plume sous sa chemise. Puis il a ajouté, en grande simplesse de cœur.

« Ce château a bien quelque maître. Il va falloir s'attendre à lui et savoir se garder dans le manger, le boire et le dormir. Moi, je m'assure sur toi, ma mère.

Dis-moi que tu ne me porteras jamais peine ou dommage, que tu ne me trahiras jamais?

- Moi, te trahir, pauvre petit?

- Moi, ma mère, je serai toujours sans péché envers toi. »

Cela dit et bien dit, il a pris un épieu et il est parti pour la chasse. Il est allé courir cette forêt.

La mère est restée au château.

Et tout à coup, elle a vu paraître quelqu'un. Le maître du château. Un voleur à la barbe rousse, terrible compagnon.

« Tu vois, a-t-il dit, la main sur la poignée de son coutelas, il y a ici deux écuelles, deux lits. J'ai voulu mon château prêt à loger celle qui sera ma femme. Tu y es venue, c'est ton destin, nous allons nous marier tous deux.

- Seigneur, a-t-elle répondu, peut-être le pourrons-nous un jour. Mais j'ai tant marché dans les bois avant d'arriver à cette porte que je suis encore trop défaite. Il vous plaira d'attendre trois jours, que je sois guérie.

- Va pour trois jours», a dit le voleur. Et il est reparti gagner sa vie au coin du bois.

Le soir, Petit-Jean est revenu au château. Il rapportait sa chasse. Sa mère ne lui a parlé de rien.

Au bout de trois jours, le voleur a reparu.

« Seigneur, voyez, je n'ai pas couleur de vie. Qu'il vous plaise d'attendre un peu, je guérirai, je retrouverai ma mine. » Le voleur est reparti en tirant sur sa barbe. Petit-Jean, toute la journée, courait au bois la biche.

Tous les trois jours, entre ses coups de brigandage, le voleur reparaisait, et il disait en plus haut ton à la mère de Petit-Jean qu'il allait la prendre pour femme. Mais elle, toujours :

« Seigneur, regardez ma figure. C'est le feu seulement qui me fleurit la mine. Loin de ce feu, plus que fleur d'épine, je suis pâle. Peut-être qu'à la Saint-Jean mon mal m'aura quittée ... »

Ainsi, de trois jours en trois jours.

Un beau soir, à la fin, le voleur s'est mis en colère.

« Tu es malade depuis plus de temps que ce n'est raisonnable. Il faut faire une chose : demande à ton garçon qu'au lieu de courir le bois il aille jusqu'au jardin du diable, et qu'il t'en rapporte la Pomme rouge. »

C'était une pomme qui ne perdait jamais sa fraîcheur et qui guérissait tous les maux. Mais elle pendait à son pommier, dans un parc que gardaient quatre lions.

Quand Petit-Jean est revenu du bois, sur le soir, il s'est entendu dire par sa mère qu'elle était toute malade.

« Il n'y aurait qu'une chose pour me guérir, pauvre petit, c'est la Pomme rouge qui est au jardin du diable ...

- S'il ne vous faut que cela, ma mère, a dit bravement l'innocent, vous serez bientôt servie. Je me fais faire un bâton de fer de sept quintaux pesant, il ne me pèsera guère tant que j'aurai ma plume sous ma chemise. Dès que j'ai ce bâton, je pars.»

Il est allé le commander au forgeron du bois. Cet homme venait de jouer aux cartes avec le diable, et il avait perdu. C'est assez l'ordinaire avec ce partenaire-là. Le forgeron avait eu cette bonne idée de mettre sa fille pour enjeu. Il ne

voulait donc pas trop de bien au diable pour le moment. Ayant fait dire à Petit-Jean de quoi il retournait, et ayant tiré de lui une petite promesse, il n'a pas mieux demandé que de forger le bâton de fer.

Aux doigts, ce bâton de sept quintaux pesant, Petit-Jean est parti pour le jardin du diable. Sa plume sur le cœur, le garçon se sentait fait, enfer ou pas, pour tout enfoncer devant soi, les portes, les murailles.

Il y est allé, de son pas dansant. En trois moulinets du bâton, il a donné sur le nez à trois de ces lions, les a en moins de rien allongés le long de la plate-bande.

Le quatrième est venu à ses pieds, tout rampant, tout conciliant, comme un petit chien de plaisance.

Baissant l'oreille, battant le sol de sa queue, en sa gueule fumante il apporte la Pomme.

Petit-Jean avait donc ce qu'il venait chercher. Il ne s'en est pourtant pas retourné. Il a mis la Pomme en sa poche, et de ce même pas il a poussé jusqu'au logis du diable. Lui, l'innocent, il est allé parler à ce diable d'enfer, lui parler dans le gousset. Demandant simplement que la fille fût rendue: la fille du forgeron! Le maître n'entendait pas de cette oreille-là. Petit-Jean et lui ont eu des mots ...

Au premier coup porté par Petit-Jean, le bâton de quinze quintaux casse une patte à ce maître cornu.

Pour sauver l'autre patte, il a promptement lâché la fille. Petit-Jean l'a ramenée au père, l'a rendue tout riant au forgeron du bois.

« Quand tu deviendrais sourd et lourd, voire par-dessus tortu, bossu, lui a dit cette fille, jolie fille, je te voudrais toujours pour mari. C'est toi et toi sans autre.

- Nous voilà donc pour être mari et femme, lui a dit PetitJean; mais d'abord que je porte la Pomme rouge à ma mère! »

Cette Pomme en main, la mère a bien été forcée de guérir. Le grand voleur cependant n'en revenait pas. Comment Petit-Jean avait-il pu cueillir et rapporter la Pomme?

« Il y a de la sorcellerie là-dessous. Il faut que ton garçon ait sur lui quelque talisman?

- C'est bien cela, a soufflé la mère. Il a sous sa chemise une petite plume. Par la vertu de cette plume, rien ne lui pèse, rien ne lui coûte. »

Le grand voleur n'a rien dit d'une minute. Puis il a dit en caressant sa barbe rouge : « Ces batailles en enfer l'ont bien sûr échauffé. Il doit sentir l'épaule de mouton. Envoie-le donc se baigner à la rivière. » ·

Elle l'a fait, elle a dit à Petit-Jean d'aller se baigner à l'eau courante.

De buisson en buisson, le voleur a suivi le pauvre innocent trahi. Quand il l'a vu mi-dépouillé, il a retroussé ses manches.

Quand il l'a vu nu comme un ver, par-derrière il s'est jeté sur lui.

Et plus de plume, alors, pour donner le plumet à Petit-Jean. Le grand voleur l'a assommé de ses poings par trahison, de ses talons l'a écrasé. Il l'a laissé pour mort sur l'herbe de la rive.

Ici comme en Espagne :

On ne sait pas qui gagne!

Par chance, est venue à la rivière pour la lessive la fille du forgeron. Avec un tremblement de tout le corps, elle a vu Petit-Jean tombé en défaillance. Avec un grand mouvement de cœur, elle s'est penchée sur lui. Sans attendre, l'a pris en ses bras. Sans lâcher, l'a porté au jardin de son père. Elle l'a pansé, l'a oint de graisse d'ours, lui a fait boire un bouillon de sauge, lui a fait avaler trois

cuillerées de miel. Petit-Jean s'est trouvé guéri. L'amour fait plus que la Pomme rouge.

Il a repris ses habits. Mais la plume de l'oiseau chantant n'était plus là, sous sa chemise.

Lui, cependant, s'est réchauffé comme un chien qui a vu le cerf. Il s'est secoué trois fois, a embrassé la fille du forgeron, puis est allé trouver sa mère.

« Ma mère, pourquoi m'avoir trahi?

- Il est toujours à m'entreprendre; il veut que je le prenne pour mari ... Moi, je disais bien qu'à cause de toi je ne voulais pas ...

- Alors, ma mère, il vous fait de la misère? Eh bien, a dit Petit-Jean, tant il était simple de cœur, dites-lui que vous le prenez en mariage. Le soir, faites-lui boire un bon coup pour les noces. Dès qu'il sera endormi, retirez-lui la plume. Et moi, je lui ferai un sort. »

Ainsi dit, ainsi fait.

Petit-Jean n'a même pas eu un mot de reproche pour sa mère traîtresse. Il lui a donné le château du voleur.

Lui, pour la chasse, il a eu ce grand bois, et pour sa femme, la fille du forgeron. Il n'en demandait pas plus, c'était sa part du monde.

Ils ont vécu là tout leur âge, et ils ont eu des enfants tant et plus.

Telle est l'histoire de Petit-Jean et de sa plume.

J'avais promis de la conter :

Voilà ma parole acquittée!